

Variations sur le fil

> **Je suis une réalité mécanique**

Enregistrements III, IV

> **Transporter une caméra**

Salir sa moquette

> **La petite bibliothèque**

Contre rien

Sur le chemin des glaces

Le baron perché

> **Proposition à 2 fois 180 cm²**

Il faut commencer par vouloir voir la Terre. Commencer simplement : voir la Terre comme on l'imagine. Imaginer. Un voyage immobile, peut-être une errance au creux d'un lieu commun. Un trou. Plusieurs trous. Des vides qui débordent, qu'on crée puis qu'on creuse. Construire comme on lance une bouteille à la mer. Comme on pourrait la suivre aussi. Nous sommes ici et il y a le monde quelque part, il faut partir de là. De la rive.

I. LA DÉRIVE __ Du sommet d'une brindille, une épeire tisse sa toile. Elle sécrète un fil dont elle abandonne une extrémité au gré des vents, des champs, d'un contexte. La soie filée progresse à travers les choses, finalement s'y accroche : une architecture s'esquisse doucement.

De la même manière, nous pouvons décider d'abandonner au monde notre subjectivité, la lancer telle qu'elle est et la laisser cheminer, que le monde la guide jusqu'à un contact en forme de rencontre, d'entente. L'amarre est infime, fragile comme un rivage ou une fibrille de soie, mais c'est l'ébauche d'un rapport aux choses, d'une vérité à soi. Nous vivons entre le monde et nous-mêmes. En funambule.

2. LE COURANT __ Je taille mon crayon comme on sculpte une montagne, jour après jour. Dessiner est la lente érosion qui en découle, le moyen de s'accrocher au temps, d'avancer dans le même sens que lui, pour faire vieillir les reliefs et qu'ils renaissent ensuite, encore, autrement.

Le dessin est un monde en marche et l'écriture de cette marche. Il est rempli de mots et de courbatures. De pensées et de présent. De la physique de quelques phénomènes pour en assurer la cohésion. Je peux alors décider d'exister dans ce monde, y tendre un fil, entre deux sommets. Parce que les montagnes y sont moins hautes : faire un premier pas sur ce fil. Éprouver sa tension, sa résistance. A la surface du papier, les liens s'étirent d'un geste du poignet.

3. L'EMPRISE __ Certains ont tirés fort, avec leurs mains cornées ou la considération de leur regard, dans le vide des falaises ou

au milieu des flots. Ailleurs encore. Autrement. Ils ont tendu des longues, des aussières, des élingues et des haubans. Parce qu'ils avaient besoin d'exister et qu'il fallait un axe, la possibilité d'une trajectoire, le tracé d'une ligne droite. Pour digérer le mouvement de la Terre, comme un écho. Effleurer sa ronde, l'encourager ou la retenir. Ils se sont approchés petit à petit, ont progressé pas à pas jusqu'à toucher les choses, du bout des doigts. Ils ont finalement avancé dans le monde, ils y ont roulé leur bosse, la bille de leur stylo, un rocher sur les flancs d'une montagne, une vague. Ils ont détruit, parfois. Puis, dos aux sillages et aux traînées d'encre, dos à l'usure, sans rien lâcher du fil : ils ont tiré encore.

4. L'ESSENCE __ Tirer, à force. Les choses se sont rapprochées jusqu'à se confondre. Le monde a rattrapé le mien. Il déferle, dessine, par dessus le crayon et par dessus l'imaginaire. Une vague recouvre la bouteille et l'engloutie. Pour ne rien en conclure il faut imaginer quelque chose de beau, considérer que ce que nous cherchions à suivre chatouille encore nos chevilles et détrempe nos vêtements, que la mer est le message enfermé derrière le goulot.

Les directions et les possibles ne s'étiolaient pas. Le monde me dépasse mais je le façonne en retour. Je peux essayer de le comprendre dans le noir d'un dessin mais transforme inévitablement ce que je souhaite effleurer du regard. Je n'observe pas, j'oblige. De chacun de mes gestes, le monde se redessine et se redéfinit. Entre elles, les choses s'incluent. Nos intentions ne se déposent pas, elles transpercent comme des sommets de montagne puis rebondissent dans le fond des vallées, agonisantes. C'est alors comme une petite mort, mais c'est aussi une intention nouvelle.

D'écho en écho, de point en point, la tentative de quelque chose, la chose en devenir, est déjà la chose améliorée.

5. LES BRIBES __ Vouloir recommencer simplement. Choisir de ne pas bâtir de cathédrale, préférer dérouler un fil. Un seul. Percevoir tous les points qui le constituent et les relier à la force du poignet. Tracer une ligne, une frontière à longer ou à franchir ; strate après strate, des temps à retrouver. Retrouver le fil conducteur, qui sépare ce qu'il ne connecte pas, et le lire comme on épluche un monde. Abandonner la géométrie d'une toile, la chasse et la capture, l'habitat ; seulement toucher, un brin d'herbe ou une feuille de papier. Retourner à l'essentiel, au germe enfoui, primitif.

C'est un départ pour la forêt de Walden. Une vie dans les arbres, à traverser l'Histoire de branche en branche, ou le poids du corps encore profondément sur Terre, avec des semelles de boue comme des ancrés, les lèvres gercées. C'est une marche, hallucinée, animale, les pieds en feu dans le poisseux des glaces, trainée par une sensibilité. C'est dormir, l'oreille contre les rails puis graver le nom qu'on se sera choisi dans la pierre d'un château d'eau. C'est arpenter des montagnes désolées et reconstruire un monde, avec notre abnégation retrouvée et l'empreinte de nos crampons. Enfin.

Revenir juste après le départ, au presque rien, à l'ouverture immense sur le champ des possibles. Revenir avant les accidents de parcours. Le calme plat. Aplatir les courbes à coup de bulldozer, par l'érosion du temps, la construction d'une pensée ou la dextérité des doigts. Atteindre la ligne et la droite. Puis perdre la direction, raccourcir, couper. Jusqu'au point. Au monde et à soi.

Guillaume Barborini, mars 2014

Ce texte était proposé pour la première fois au sein de la publication *Bah !* en avril 2014.